

Psychologie du curé de campagne*

(Psychology of rural cures)

Souberbielle, Emmanuel

[BIBLID \[1136-6534\(1998\)-11:7-24\]](#)

Emmanuel Souberbielle trace le portrait d'un curé de campagne basque, tel qu'on pouvait le connaître dans la première moitié du XX^e siècle, en Pays Basque continental. Il puise dans ses souvenirs personnels pour nous livrer quelques descriptions pittoresques de curés basques de campagne.

Emmanuel Souberbiellek landako euskal apaizaren erretratua egiten du, XX. mendearen lehen erdian Ipar Euskal Herrian ezagutzen zen bezala. Bere oroitzapen pertsonaletan arakatzan du landako euskal apaizen zenbait deskribapen deigarri ematearren.

Emmanuel Souberbielle hace un retrato del cura rural vasco tal como se le conocía en la primera mitad del siglo XX en el País Vasco continental. Escarba en sus recuerdos personales a fin de poder ofrecernos algunas descripciones pintorescas de los curas rurales vascos.

* Bibliothèque du Musée Basque de Bayonne.

C'est à la bienveillante confiance de Monsieur le Chanoine Narbaitz que je dois la faveur de figurer parmi les collaborateurs de ce Congrès. Je ne saurais assez vous remercier Monsieur le Chanoine, de l'insigne honneur dont vous m'avez ainsi comblé et dont je ressens tout le prix. Honneur d'autant plus redoutable que le sujet que vous avez eu, vous même, la bonté de me suggérer est particulièrement élevé: "Le Curé de campagne basque.- Psychologie".

Il faudrait le langage d'un Ange ou d'un Evangéliste pour parler de la mission la plus sublime qui soit au monde, celle du prêtre, puisqu'il est le ministre de la religion du Christ. Lamartine a magnifiquement chanté le Curé de campagne quand il a dit:

"Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil dans tous les actes solennels de la vie civile, sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère et qui ne le laisse qu'à la tombe; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes, un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps. Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui, qui l'éveille, sa lampe toujours allumée; son bâton toujours à portée de sa main; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neige s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable ou son Dieu au mourant."

Voilà le rôle du Curé de campagne. C'est dire que tous les Curés ont droit à notre respect et à notre reconnaissance. Par la pensée, nous les saluons avec admiration. Qu'ils soient de Bretagne, de Provence, de Lorraine, ou de Vendée; c'est la même vie de sacrifice, et c'est la même abnégation. Ils se ressemblent tous par les traits essentiels, par l'idéal qui les anime, mais comment ne pas convenir que leur province natale a pu leur conférer telle ou telle empreinte qui les caractérise. C'est ainsi que les Curés de campagne du Béarn et du Pays Basque, pourtant si voisins, différent quelque peu.

Monsieur le Curé d'Ozeron et Monsieur le Curé Jean Cauhapé immortalisés par le regretté poète Francis Jammes ont certainement des confrères dignes d'eux au Pays Basque. De maint curé basque le poète des géorgiques chrétiennes aurait pu dire comme de M. le Curé d'Ozeron: "Tandis qu'il prêche il retient dans son cœur cette paroisse ainsi que le Fils de Dieu conserve l'Humanité toute entière." Et ce qu'il écrivait de M. le Curé Jean Cauhapé peut s'appliquer à bien des curés basques que nous connaissons: "Il était pur comme le marbre de Lescuns, sa patrie, ardent comme le feu dont les bergers chassent les bêtes féroces, généreux comme un épi de blé; zélé comme l'ombre au soleil."

La psychologie du curé de campagne, basque, est dans l'ensemble, la même que celle de tous les curés de France. Son âme s'est donnée toute à la paroisse qui lui est confiée. Toute sa vie intérieure est inspirée par son amour pour cette paroisse. Il est devenu le père de ses fidèles, il se réjouit de leur bonheur, il souffre avec eux de leurs épreuves comme tous ses frères en apostolat, mais il est assez différent parce qu'il est Basque, parce qu'il parle une langue plusieurs fois millénaire qui captive les savants eux-mêmes parce que son enfance a été bercée par des légendes merveilleuses, par des complaintes au charme étrange par les *irrintzinas* mystérieux déchirant les ténèbres de la nuit, par le bruit de la pelote heurtant le mur du fronton. Lui-même il a été et il est peut-être encore, *pilotari*. Sur l'étagère de son bureau est posé son vieux *chistera* et le long de sa grande pendule d'Espelette, au balancier de cuivre, se profile son *makhila*. Son église elle même est différente des autres églises de France avec ses

galeries qui surplombent les deux côtés de la nef et où tant de générations d'hommes se sont succédées. De sa chaire il croit les voir se pencher pour mieux l'écouter. Sa voix est grave et sympathique, son pas est alerte, il est grand et svelte, ses traits anguleux et fins seraient dignes d'être gravés sur quelque médaille, son abord est parfois un peu rude, mais un bon sourire parti du cœur conquis aussitôt. Voici quelques années encore il était quelque peu janséniste, mais la miséricorde qui déborde de l'Evangile l'a transformé. Il a la sérénité des montagnes du Labourd, de la Basse-Navarre et de la Soule, mais aussi, quand il faut la fougue de l'océan tout proche. Il est Basque, il n'a rien d'un abbé de cour, il a de qui tenir, il est de la lignée des Saint-François Xavier, Saint Ignace de Loyola, Saint Michel Garicoits. Comme eux il a un robuste bon sens et une âme d'apôtre.

Son âme est en même temps le reflet et l'écho, d'un passé dont les origines se perdent dans la nuit de l'histoire et de la légende. Ce passé est riche de traditions qui se sont fixées, à travers les siècles, comme en un reliquaire, dans une langue, la plus ancienne de l'Europe. Le peuple basque est très fidèle à ses traditions et cette fidélité atavique revit dans le cœur du Curé, elle vient s'ajouter au caractère sacré du prêtre, elle fait de lui un ardent protecteur de tout ce qui est basque.

L'accueil que lui fait la paroisse, le jour de son installation, était bien dans la tradition. Des arcs de triomphe se dressaient sur la route, offrant en langue basque les souhaits de bienvenue: *Ongi ethorri gure erretor berriari*. Les oriflammes claquaient au vent tandis que les jeunes gens du village, costumés de blanc et ceintures de rouge se lançaient sur des bicyclettes fleuries, à la rencontre du nouveau pasteur. De fringants cavaliers rehaussaient la majesté de la réception. Sur la façade de l'église, au dessus de la porte d'entrée, parmi des guirlandes de fleurs, brillait en lettres d'or la phrase vibrante qui résumait les sentiments de toute une population: "Benedictus qui venit in nomine Domini". Et l'envoyé du Seigneur franchissant le seuil de l'Eglise pénétra dans le sanctuaire pour s'agenouiller au pied de l'autel. Puis, ce fut, suivant le rite symbolique, la prise de possession des fonds baptismaux, du confessionnal et de la chaire d'ou il adressa pour la première fois la parole à ses paroissiens, en termes débordant de charité et de bonté, avec une prédilection spéciale pour les malades, les vieillards et les enfants.

Journée vraiment triomphale qu'un puissant de ce monde pourrait envier et qui est le lot du plus humble curé de campagne au Pays Basque.

Mais, dès le lendemain matin, encore sous l'émotion des manifestations de la veille, le voilà à la tâche, à la sublime tâche pour laquelle il est là dans cette paroisse. Les mois et les années peuvent s'écouler, c'est l'accomplissement quotidien du devoir aux mêmes heures, avec une persévérance inlassable.

A peine l'Angélus a-t-il retenti sur la campagne, à peine la première clarté du jour transparait-elle à travers les vitraux de l'Eglise que le curé est à son poste, au confessionnal, au service de tous, pour consoler, pour absoudre. Dans quelques instants, revêtu des ornements sacerdotaux il gravira les degrés de l'autel, pour célébrer le Saint Sacrifice et de nouveau la voix argentine de la cloche se fera entendre pour annoncer le moment solennel, divine Hostie, plus radieuse dans sa blancheur, que le soleil levant, rayonnera entre la terre et le ciel ce qui arrachait à Francis Jammes cet admirable cri de foi et d'amour. "J'attends, chaque matin que passe Jésus-Christ".

Réconforté par la consécration et la sainte communion, heureux d'avoir prié pour les Morts et pour les vivants, le curé pense déjà aux nombreux enfants qui, en troupe joyeuse, vont accourir à l'église avant l'Angélus de Midi. Ce sera l'heure du catéchisme, l'heure de l'avenir, car ces enfants, demain, seront des hommes et il faut semer le bon grain dans leurs âmes pour qu'ils soient de vrais chrétiens. Mais n'oublions pas que le curé est basque, il souhaite donc que les préceptes du catéchisme soient appris en langue basque parce qu'elle sera comme une seconde armure contre les assauts du dehors. Elle découragera le diable lui-même qui, d'après la légende, dut renoncer à apprendre le basque, après sept ans d'efforts inutiles. Elle sera aussi comme une caresse maternelle dans les moments difficiles. C'est dans sa langue maternelle basque que le grand apôtre Saint François Xavier récita son dernier Pater quelques instants avant de mourir.

Au cours de ses sorties à travers la campagne au chevet des malades, le curé aime parler cette langue où revit, en termes souvent lapidaires, le bon sens enjoué des aïeux. Tout en regagnant son presbytère, à l'heure du crépuscule, il en savoure toute la sagesse et dans sa solitude du soir, tandis que sa fidèle servante, vague à ses humbles travaux, il fait par la pensée le tour de village, il revoit les foyers où la famille se rassemble autour de son chef dans le charme de la veillée. Lui il est seul parce qu'il s'est consacré au bonheur de ces foyers, au salut des âmes. Solitude héroïque qui mérite notre admiration.

Et son sermon du dimanche est le reflet de ses méditations de la semaine. Il parle à cœur ouvert à ses auditeurs, il commande l'ineffable doctrine de l'Évangile dans cette belle langue euskarienne à laquelle il demeure toujours fidèle et dont les curés furent, les meilleurs mainteneurs à travers les âges.

Du haut des galeries où ils sont assis en rangs serrés, coude à coude, les hommes, le regard fixé sur la chaire, écoutent avec une profonde attention celui qui les connaît si bien dont les reproches, même leur sont agréables. Ils prendront leur revanche après le sermon en chantant à pleine poitrine ces cantiques basques vraiment suaves où l'on sent frémir l'âme de tout un peuple.

Qu'ils sont exquis, aussi, ces Angélus basques si variés, si allègres qui succèdent aux Solennités de la grand'messe! Ils faisaient les délices de Monseigneur Gieure de vénérée mémoire. Les curés ont à cœur d'y veiller.

Les psaumes des vêpres sont chantés avec la même ardeur, les voix des hommes ont redoublé de force au Magnificat. Et maintenant, tandis que la foule des fidèles se disperse, le curé poursuit sa tâche en présidant la réunion des diverses associations catholiques: Congrégation des jeunes filles, rassemblement des jeunes gens au patronage où retentissent les clairons de la clique. Et puis, le curé rejoindra son presbytère à moins qu'au fronton du village ne se déroule quelque lutte épique entre *pilotaris* célèbres. Il advient même qu'en pareil cas, il ait consenti à avancer l'heure des vêpres parce qu'il pense avec raison que le clocher et le fronton sont comme les deux talismans du peuple basque.

Voilà l'existence habituelle du curé de campagne, basque. Elle s'écoule paisible et admirable à la fois parce qu'elle est inspirée par le double amour de la religion et de la tradition. Mais, au dessus de ces journées uniformes, il est des jours lumineux où le curé basque se réjouit d'appartenir à ce pays. S'il lui arrivait de douter, du bien accompli par son ministère, l'évocation de ces journées étincelantes suffirait à le

rassurer. Elles répondent à son appel dans un défilé triomphal, elles attestent la Foi de ses paroissiens.

C'est la Noël, la Messe de minuit avec ses vieux cantiques, dans le ruissellement des lumières, c'est la descente grandiose des hommes s'acheminant des galeries pleines à craquer, vers la Sainte-Table. C'est Pâques avec l'hymne "O filii et filiae", si aimé des Basques, la Fête-Dieu avec ses fifres et ses clairons, ses reposoirs somptueux, sa garde d'honneur. Sa garde nationale aux uniformes rutilantes, la Première Communion, la fête de l'Assomption où les Basques témoignent une piété vraiment filiale à notre Divine Mère, c'est la Toussaint, si imposante par l'offrande légendaire de tous les vivants pour les Morts.

Ainsi palpite autour de leur Curé le cœur de ses paroissiens qui revivent avec lui les souvenirs du Passé, les joies et les tristesses, les heures sombres ou radieuses. Et le curé ira jusqu'au bout de sa tâche, toujours sur la brèche malgré le poids des années, le dos un peu courbé mais le cœur toujours vaillant et de plus en paternel pour ses paroissiens. A l'exemple du Divin Maître il peut dire aussi "Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent".

De ces bons pasteurs j'en ai rencontré plusieurs au cours d'une existence déjà longue, par la grâce de Dieu. Le premier de tous, dans mes plus lointains souvenirs d'enfance, est celui qui administra le Sacrement de baptême, un vénéré prêtre avec ses cheveux en boucles suivant l'usage de son temps. Il exerça son Ministère dans la paroisse de Cambo pendant de très nombreuses années. Je crois le revoir dans les gravures du Saint Curé d'Ars. A l'époque de la moisson, quand de gros nuages noirs s'amoncelaient dans un ciel de cauchemar, vite les paysans accouraient vers lui pour implorer sa protection. Il revêtait aussitôt son surplis et son étole et faisait sonner les cloches à toute volée tandis qu'il traçait de grands signes de croix aux quatre coins de l'horizon et la grêle était conjurée. On le voyait souvent passer à cheval, allant visiter les malades, s'arc-boutant sur ses étriers qui avaient la forme de gros sabots. Il était fier de son église qui possédait une croix incrustée d'or, présent vraiment royal de Marie Anne de Neubourg. Il était fier aussi de la devise du cadran solaire: "Dubia omnibus, ultima multis". Hélas! Il n'était plus là quand il fut donné à ses paroissiens d'accueillir le Cardinal Lavigerie, beau comme un patriarche avec la barbe blanche et Sa pourpre de Primat d'Afrique.

Il me souvient aussi d'un curé de campagne qui était célèbre par ses recherches sur le mouvement perpétuel qu'il poursuivait sans relâche malgré l'incrédulité des confrères. On l'appelait Yannès Handi. Tel autre affirmait avec ardeur que tous les idiomes de l'Univers dérivent de la langue basque et il s'efforçait de le démontrer à ses auditeurs avec une telle virtuosité d'étymologie qu'il parvenait presque à les convaincre.

Plus près de notre époque, nous avons connu un saint curé de campagne dont le jardin au seuil même du presbytère, semblait un paradis terrestre par la richesse, de ses arbres fruitiers et de ses fleurs. D'une main experte et savante il émondait et il greffait tandis que bourdonnaient les abeilles autour de ses ruches. A l'heure des grands travaux de l'été, lorsque l'orage devenait menaçant pour la fenaison, revêtu de sa soutane verdie, il allait au secours des moissonneurs et les aidait à engranger. Son souvenir demeure gravé dans le cœur reconnaissant de ses paroissiens.

Vers la montagne, dans la même paroisse depuis environ quarante ans, il est un curé très aimé qui connaît les sentiers les plus abrupts du versant aussi bien que le visage et l'âme

de ses fidèles. Sous la vaste ombrelle blanche qui abrite le Saint-Viatique et qui semble une grande colombe affleurant les rocs, il va, d'un pas toujours ferme, vers des chers malades et lorsque sur les flancs de la montagne se déroule en longue théorie la procession des Rogations, sa voix puissante rayonne dominant le bruit du torrent. Elle résonne aussi avec éloquence du haut de la chaire. Ce bon pasteur connaît tous les bergers d'alentour. Une fois l'an ils sont ses hôtes autour de la grande table du presbytère. Il réunit aussi, une fois l'an, les laboureurs de la plaine. Contrebandiers et douaniers font trêve ce jour-là en des agapes fraternelles qui se terminent par des parties de *muss* acharnées sous les feux croisés des *imbido* et des *hordago*. Ceux de Monsieur le Curé ne sont pas les moins vibrants. Quand vient l'époque où les palombes émigrent vers d'autres cieux, du sommet de la palombière presque aussi haute que le clocher, son regard d'aigle fouille l'horizon. On raconte même que son chien le suit parfois jusqu'au sanctuaire au grand scandale de la benoîte qui, sans doute, n'a jamais lu la vie de Saint-Roch ou de Saint François d'Assises. Peut-être quelque artiste, un jour, évoquera-t-il les traits de ce bon pasteur dans la lumière d'un vitrail.

Parmi nos curés de campagne plusieurs sont d'anciens combattants de 1914-18, combattants de la Marne et de Verdun et quelques uns d'anciens combattants de 1939-45. Il en est même qui ont pris part aux deux guerres. Dans la tranchée ou derrière les fils de fer barbelés ils se sont toujours montrés prêtres c'est-à-dire des exemples vivant de dévouement fraternel, s'efforçant de maintenir très haut le moral de leurs compagnons d'armes. Revenus dans leur paroisse ils ont, une allure plus martiale comme si l'uniforme bleu horizon transparaisait à travers la soutane, leur ton est plus familier, leur bienveillance plus grande encore que jadis, sans doute parce qu'ils ont coudoyé des combattants très divers dans leur conduite et leur langage. Ils vont, plus hardiment vers les jeunes de la paroisse et les patronages retentissent de sonneries de clairons et de roulements de tambours. Des concours sont organisés où rivalisent plusieurs villages. C'est ainsi que nous avons pu voir un de nos meilleurs curés de campagne, animateur infatigable, défilé à la tête de sa vaillante clique, au pas militaire, sous les applaudissements d'une foule enthousiasmée.

Et de plus en plus de nos jours, la tradition basque vient en aide à la religion. Désormais nous voyons le curé de campagne s'intéresser aux vieilles danses basques pour les enseigner aux jeunes gens. Ils se rassemblent à son appel sur le terrain de patronage et son commandement ils exécutent les mouvements les plus compliqués, les sauts basques les plus bondissants pour lesquels M. le Curé a eu soin de déléguer les pleins pouvoirs à son vicaire.

Pour la circonstance, le vicaire est coiffé d'un béret comme les jeunes gens qui sont là devant lui. Ce béret, mais voici quelques temps déjà qu'il a fait son apparition sur la tête des jeunes abbés passant en trombe à motocyclette et puis il s'est enhardi, jusqu'à s'installer sur la tête de prêtres plus sédentaires. Fera-t-il bientôt la conquête des curés-doyens et des chanoines?

Que dire du nouveau chapitre qui vient s'ajouter à la vie de la paroisse "la Kermesse", la kermesse sans laquelle les œuvres les plus essentielles seraient désormais en péril, et nos curés faisant violence à leur fière indépendance de Basque sont obligés de faire appel à la générosité des fidèles. Il faut pour le succès de cette kermesse que le curé soit à la fois, homme d'affaires, organisateur, chef vigilant et accueillant. Il s'agit d'éviter les écueils de marché noir et d'aspirer un

ravitaillement savoureux avec pâtés basques, si possible; il lui faut recruter vendeurs et vendeuses aimables; il lui faut en un mot penser à d'innombrables détails et devenir un véritable "impresario" au prix de combien de soucis. Mais nous pouvons dire à la louange de nos paroisses que les lendemains de kermesse font oublier ses fatigues à M. le Curé.

Avec quelle joie il va retrouver maintenant le calme de son presbytère et reprendre les travaux auxquels il s'adonne pendant les loisirs, ainsi que nombre de ses confrères. Poète, *bertsolari*, auteur de contes et de pièces de théâtre, grammairien, linguiste, historien, musicien, le curé basque a enrichi en effet, et de nos jours enrichi plus encore le patrimoine euskarien mais il n'a garde d'oublier le patrimoine plus sacré de la religion.

Et comment ne pas saluer ici l'œuvre remarquable et bienfaisante qui a paru récemment, la traduction de l'Evangile en langue basque. L'auteur était déjà bien connu par son "Imitation de Jésus Christ". C'est M. l'abbé Léon dont je m'honore d'être le paroissien et l'ami. Il a droit à la reconnaissance de tous les Basques pour le monument magnifique qu'il vient d'élever à la gloire de l'église et de notre langue ancestrale.

En publiant "*Elizako liburua*" M. le Chanoine Narbaitz a prouvé qu'il aurait pu être un excellent curé de campagne. Nous le félicitons vivement d'avoir pu mener à bien un ouvrage si utile à la piété des fidèles et, malgré le travail absorbant des œuvres diocésaines d'avoir veillé avec tant de soin et de succès à l'organisation de ce Congrès dans la section "Religion" qui lui a été confiée.

Qu'il nous soit aussi permis de dire à M. le chanoine Narbaitz combien son nouveau livre "*Ichtorio ederena*" va enchanter tous les Basques. Quelle heureuse inspiration d'avoir choisi ce sujet: l'Histoire de Notre Seigneur Jésus-Christ, la plus merveilleuse histoire de la création. La présentation de l'ouvrage avec des gravures artistiques est digne du talent et de la ferveur de l'auteur qui vient d'ajouter un pur joyau à notre trésor religieux et euskarien.

Et je songe à tous les prêtres basques qui ne sont pas des Curés de campagne mais qui en ont l'âme et le zèle, je songe aux religieux, aux missionnaires en terre lointaine, aux missionnaires de Hasparren, si aimés dans nos paroisses, aux aumôniers, aux professeurs, aux jeunes vicaires dévoués et actifs qui, demain, seront curés à leur tour. Quelle que soit la tâche confiée à tous ces prêtres, le même esprit les anime, le même amour de la religion et de la tradition. Le secret de leur force morale c'est l'éducation qu'ils ont reçue dans cette maison bénie qui s'appelle "Larressorre-Belloc-Ustaritz" car c'est la même malgré ces trois noms, par la même âme qui surgit, ardente. Cette maison fut le berceau de leur sacerdoce et le grand Séminaire de Bayonne nous paraît être le creuset ou leur vocation fut trempée comme l'acier.

Cette double épreuve de longue durée nous donne ces excellents curés de campagne, solides comme des rocs dans leur enseignement et dans l'exercice exemplaire de leur ministère. Ils se distinguent par la sûreté de leur jugement et par une gaieté presque enfantine, surtout quand ils se retrouvent entre confrères et qu'ils évoquent des souvenirs de collège ou de séminaire. Et cette gaieté est communicative tant on y devine de limpidité et de candeur. Ils sont nos guides, notre réconfort dans l'adversité et semblables à la langue du sanctuaire, toujours allumée, ils nous éclairent dans cette vallée de larmes. Leur vie intérieure, souvent plus pieuse qu'elle ne le paraît, s'efface par humilité.

Il n'y a pas longtemps encore, un curé que j'ai bien connu réclama quelques heures avant la mort, la cassette qui conte-

nait la somme recueillie pour les vocations sacerdotales et se soulevant sur son lit il la porta à ses lèvres dans un dernier baiser en disant: "Voilà mon œuvre préférée!" signifiant ainsi l'importance des vocations et de la mission du prêtre.

N'est-elle pas émouvante aussi la réponse de cet autre curé qui, au milieu d'atroces douleurs, quelques jours avant de mourir, disait à un ami: "Aujourd'hui Vendredi-Saint, ne demandez pas à Dieu que je souffre moins. C'est l'heure où Jésus mourait pour nous sur la Croix. Je puis bien souffrir moi aussi".

Telle est en résumé la psychologie du curé basque. Il pourrait dire comme le curé de campagne de l'illustre et regretté écrivain Georges Bernanos: "Ma paroisse. Un mot qu'on ne peut prononcer sans émotion - que dis-je. Sans un élan d'amour..... Nous sommes l'un à l'autre pour l'éternité, car elle est une cellule vivante de l'Eglise impérissable et non pas une fiction administrative. Je voudrais, que le Bon Dieu m'ouvrît les yeux et les oreilles et me permit de voir son visage et d'entendre sa voix. Le visage de ma paroisse. Son regard".

C'est ce même attachement que le curé basque éprouve pour sa paroisse et sa paroisse l'aime et le vénère. On sait qu'aucun de ses actes ne fut jamais inspiré par l'intérêt mais bien par un idéal qui, pareil à une rosée salutaire se répand sur la campagne. "Laissez quarante ans une paroisse sans prêtre, disait le Saint Curé d'Ars et les hommes deviendront

des bêtes". C'est le Curé qui maintient haut leurs esprits et les cœurs, il se sent responsable du salut des âmes qui lui sont confiées, et parfois son sommeil est troublé par le souci de tel ou tel de ses paroissiens, éloigné de Dieu. Il sait comme l'a dit Pascal que "Hors de Jésus-Christ il n'y a que misères et désespoir". A la lumière de l'Evangile dont il est le messager dans la paroisse il comprend que sans la venue de Jésus, une nuit horrible aurait régné dans l'Histoire du monde et qu'un vide affreux aurait étreint le cœur de l'homme; il rejoint ainsi la pensée des philosophes et des poètes. Victor Hugo n'écrivait-il pas:

"Je sais que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament
Et que ce qu'ici bas nous prenons pour le terme
Est le commencement."
Et le poète Sully-Prudhomme a dit à son tour:
"Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore."

A travers les sentiers et les difficultés de la vie, le Curé nous conduit, sans jamais se lasser vers cette immense aurore vers la lumière éternelle. Heureux celui qui le voit accourir à son chevet, à l'heure suprême et qui meurt consolé par la présence de ce bon pasteur, de ce véritable ami.